

# Quelques souvenirs sur Normale Supérieure

par PHAM-DUY-KHIÊM

« 180 lignes sur souvenirs Normale Supérieure, 13 ou 14 minutes au micro », c'est ce que Radio-Saigon m'a demandé par télégramme et par lettre.

Evidemment, le nombre des normaliens que nourrit en ce moment la terre indochinoise dépasse à peine celui des doigts de la main (« il est dans la nature de l'Ecole d'être peu nombreuse ») ; mais n'importe lequel de mes aînés serait plus compétent pour parler d'elle. Je crois m'expliquer cependant le choix de Radio-Saigon par cette raison que toujours et partout les corvées tombent sur le plus indigne et le moins décrépité. On a peut-être pensé aussi qu'il serait piquant de connaître les impressions d'un Annamite égaré dans la curieuse maison de la rue d'Ulm.

Etrange usine, en effet, qui reçoit tous les ans une matière première de qualité reconnue non inférieure, et d'où l'on voit sortir pêle-mêle évêques, musiciens, peintres, vaudevillistes, médecins, ministres, poètes, colons, acteurs, journalistes, chefs de service de compagnie de navigation, fabricants de conserves alimentaires... sans compter l'armée des professeurs peinant obscurément dans leur apostolat. Pourtant, à cette rentrée de 1931, ce n'était pas précisément moi le plus intrigué, à l'Ecole. Mais j'étais l'objet de la curiosité générale, parmi ces jeunes gens qui ne s'étonnaient de rien. Il faut dire qu'ils n'avaient jamais vu de Chinois. Je m'en aperçus bien vite. Un matin, au petit déjeuner (pour lequel nous descendions au réfectoire à l'heure que nous voulions), je m'assis à la première table venue, devant un être ébouriffé. Il me lorgna un long moment, puis tout à coup :

« Depuis combien de temps es-tu en France ?

— Trois ans, trois ans et demi...

— Extraordinaire comme tu parles bien français !

— Mais je ne t'ai jamais parlé.

— Je t'ai entendu dans les couloirs.

— Ah !

— Où as-tu fait ta « laupe » ?

— Mais je ne puis pas « scientifique », moi !

— Comment ? « Littéraire » ! Tu bouleverses toutes mes idées !!! »

Il ne me dit plus rien, avale son café-chicorée et s'en va, pas content du tout.

Il faut ajouter que ce camarade était un « scientifique ». Mais les « littéraires », s'ils ne s'exprimaient pas aussi naïvement, n'étaient pas sans se poser la question bien française : « Comment peut-on être jaune et normalien ? »

Après ces pittoresques débuts, nous eûmes heureusement l'occasion de nous connaître davantage. C'est au milieu de mes camarades que peu à peu je me suis sinon révélé, du moins précisé à moi-même, différent d'eux tous. A leur contact, par comparaison, j'ai pris conscience de ce que

je suis, de ce que j'ai de moins qu'eux, de ce que j'ai de plus. J'ai entendu sur moi, pendant ces années-là, directement ou non, des définitions et des jugements d'une netteté et d'une profondeur qui n'ont pas été dépassées. J'ajoute que ces jugements ne sont pas au désavantage et au déshonneur de l'Annam et de notre race, loin de là.

Me définir, m'ont-ils aidé à cela seulement ? Ils m'ont permis aussi de répondre d'une certaine façon, de vivre d'une certaine façon, de sentir, d'être comme je n'ai peut-être jamais pu le faire depuis lors, sans eux. Il faut, pour chaque plante, un milieu spécial pour s'épanouir, et un de mes aînés a écrit cette phrase sur l'Ecole (qu'on excuse notre inconvenance) : « C'est un des rares endroits de France où l'on ait l'occasion de se montrer vraiment intelligent ».

L'atmosphère de Normale, on la respire d'ailleurs dès la « khagne » (classe de préparation au concours de l'Ecole), moins intense peut-être. Arrivant d'Indochine, j'eus évidemment beaucoup à apprendre. C'est en khagne que tel de mes camarades s'accordait exactement une heure et demie de repos par semaine, travaillant sans relâche le reste du temps, sans distraction aucune. C'est en khagne que j'ai admiré les qualités d'esprit et le caractère de tel autre, admiration qui s'est continuée à l'Ecole, où il me précéda. Pendant la première année de préparation, j'eus parfois recours à lui, comme à quelqu'un de solide, de ferme, n'offrant aucune prise aux morsures des êtres et des choses. Il me répétait : « Dis-toi que tu réussis et tu réussiras. Dis-toi : je veux réussir ». A la proclamation des résultats du concours, ne voyant pas son nom sur la liste, il déclara devant tous : « Il y a erreur ». Il alla trouver le jury, on vérifia : il avait raison, il y avait eu erreur ! L'année suivante, quand je fus reçu à mon tour, il vint au devant de moi, la main tendue : « Tu vois, qu'est-ce que je t'ai dit ? » Chaque fois qu'il me rencontre ensuite dans le couloir, il m'arrête et interroge : « Alors, cela va-t-il ? » Quand j'hésite — car cette phrase, de lui à moi, n'est pas banale —, quand j'hésite à dire que « cela ne va pas », il me presse, me perçant de ses yeux bleu clair. Je ne puis que céder et il me quitte seulement après m'avoir vu sourire. J'ajoute que sa compétence était telle que dès sa deuxième année à l'Ecole, il donna des leçons de philologie grecque à des camarades de ma promotion.

*N. D. L. R.* — Ce texte fait partie d'une série de causeries que Radio-Saigon consacre aux grandes écoles de France. Il a été envoyé de Hanoi pour être lu à Saigon le samedi 11 décembre.

Certains auditeurs de Radio-Saigon connaissent sûrement un terme de notre argot : le « canular ». Ce mot a été plus d'une fois défini, et brillamment ; je regrette de n'avoir aucun texte sous la main. Disons brièvement que le canular, produit proprement normalien, est une sorte de plaisanterie, de mystification, spirituelle en général, parfois pas bien fine.

Un jour, un camarade me demanda devant quelques autres, dans un moment de détente et de joie un peu grosse :

« Comment dit-on le mot de Cambronne (qu'il prononça naturellement) en annamite ? »

Je réponds sérieusement :

« Mais ça n'existe pas en annamite. »

Mes camarades criaient déjà au canular quand je continuai :

« Evidemment la chose existe... Le mot aussi, mais pas en tant qu'exclamation, avec la valeur du mot français, tel qu'il revient à tout moment sur vos lèvres. Aucun Annamite ne peut imaginer qu'on nomme cela pour exprimer une vive contrariété. Dans des cas pareils, nous disons : « La fleur est tombée ! La fleur est tombée ».

J'ajoutai : « Chez nous, entre camarades, nous ne nous tutoyons jamais. Mais nous disons « mon grand frère » quand nous nous adressons à un camarade, nous désignant nous-mêmes par : « votre frère cadet ».

A partir de ce jour-là, certains de mes camarades m'appelaient de temps en temps « frère Khiêm », avec une nuance que je n'ai jamais oubliée.

L'un d'eux, dont la « thurne » était voisine de la mienne, m'avait parlé de sa fiancée, dont il me montrait quelques photos, à qui il écrivait, en province, lui racontant la vie de l'Ecole, avec les camarades, et le « subtil Asiatique » qui s'intitulait « le Chinois de Normale ». Un jour, il entra dans ma thurne et me demanda de le suivre jusque devant la sienne. Il ouvrit la porte, me fit passer devant lui, et je vis, assise sur le divan, une jeune fille que je crus reconnaître et qui me tendait la main, en disant :

« Bonjour, frère Khiêm. »

Je vois encore ce petit visage, ces yeux lumineux qui me souriaient et qui, hélas ! depuis plus de trois ans, ont versé bien des larmes. Je ne crois pas qu'il y ait un seul Annamite, parmi tous ceux qui ont connu la France, qui ne garde au fond du cœur un souvenir de cette couleur-là, et qui n'ait pensé plus d'une fois avec tristesse, ces dernières années, à plus d'une sœur d'adoption, à plus d'un frère de France.

Pour ma part, je n'ai revu que quelques visages au cours de ma dernière visite, de fin 1939 à début 1941. Le temps viendra où il faudra faire le compte des vivants, et le compte des morts.

Chère vieille Ecole ! S'il me semble parfois artificiel de distinguer, dans ce passé toujours vivant, ce qui fait proprement partie de l'Ecole, pour le séparer du reste : Sorbonne, Paris aux mille visages, familles de camarades de khâgne ou d'Ecole, invitations en province, toute la France, ma propre jeunesse, mon temps de vie intense, c'est bien l'Ecole qui demeure le centre de ces éclatantes images, le nœud de tous ces

liens qui me tiennent et dont je ne crois pas me libérer jamais.

Chère vieille Ecole, que nous retrouvions à chaque automne, avec sa plaque de Pasteur fraîchement lavée, ses marronniers perdant leurs feuilles jaunies, derrière de hautes grilles qui n'enferment personne ; la petite cour centrale avec ses arbustes et son bassin ; surtout ce vieux jardin que j'aimais, dominé par les maisons de la rue Claude-Bernard qui lui tournaient le dos, où j'errais aux crépuscules d'avril, seul, car aucun de mes camarades ne s'attardait dans l'air encore trop frais, où je voyais s'allumer les premières fenêtres alors que le soir n'était pas tombé encore et que brillaient mystérieusement au fond du jardin les grandes vitres du vieux laboratoire de physique avec ses lampes d'un bleu irréal.

Chère vieille Ecole, où nous nous retrouvions nous-même tous les ans — en quelques secondes, à la première poignée de mains — les mêmes personnalités, aussi différentes entre elles qu'on peut l'être, où la France pensante était représentée dans toute sa diversité, et non pas seulement dans une de ses tendances, comme on a voulu le faire croire, et comme un vain peuple raconte. Chère vieille Ecole, où dans les thurnes voisines, dans la même thurne, vivaient des esprits contraires, où l'on a toujours trouvé des « croyants décidés, souvent combattus, toujours respectés », où les discussions opposant les divergences ont toujours été sauvegardées par la même honnêteté, une semblable ardeur pour comprendre, et pour penser vrai. Dans l'ensemble, je puis rendre à mes camarades ce témoignage qu'ils ne m'ont pas semblé indignes de nos anciens, d'un Jouffroy par exemple, « qui donna pour loi à l'existence humaine non la recherche du succès, mais le respect de la personnalité ».

Depuis plus de trois ans, on a beaucoup écrit, beaucoup bavardé, sur les valeurs spirituelles de la France, valeurs qu'on proclame impérissables, sur la place de la France dans l'univers spirituel, place qui n'est pas de second rang. Je voudrais timidement avancer que dans l'avenir comme par le passé, les anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure y contribuent pour une certaine part. Point n'est besoin de citer des noms illustres. Mais je voudrais surtout rappeler que la grande majorité d'entre nous, moins connus ou inconnus, appartiennent à l'Enseignement, et que ceux-là aussi jouent un certain rôle dans la France et dans le monde.

Giraudoux a terminé ainsi la préface d'un volume écrit en 1932 par un camarade de ma promotion, sur « l'esprit de Normale », et je finirai par sa citation, pour rehausser un peu cette causerie familière :

« L'Ecole est l'assemblage des hommes qui sont le moins faits pour la bataille et qui a proportionnellement beaucoup plus de tués que Saint-Cyr, qui a publié le plus grand nombre de livres et a obtenu le moins grand nombre de gros tirages... J'ai l'impression que ces deux exemples suffisent... L'Ecole est une école de réalisme spirituel. »